

# Le chemin d'une amitié – Souvenir, témoignage et gratitude



Olegario  
González  
de Cardedal

Nous sommes à la fois ce que nous sommes devenus nous-mêmes et ce que les autres nous ont fait devenir. En regardant notre passé, nous voyons l'influence des gens et l'affluence des idées qui ont coulé dans la mer de notre existence. Nous ne pouvons pas revoir notre vie comme elle a été vécue sans prononcer des noms et retrouver des lieux au plus profond

de nous-mêmes, sans jamais avoir conscience de cette altérité qui nous constitue et qui a façonné nos attitudes et nos comportements. Influences qui nous ont engendrés pour la responsabilité et la liberté. Personnes qui nous rappellent un héritage de dettes, en nous ayant ouvert un sillon qu'il nous faut suivre en semant, en croyant, en agissant.

## I

Je compte parmi les dons reçus de Dieu l'amitié d'un jeune théologien allemand formé à Munich et retiré aujourd'hui après avoir été le successeur des apôtres dans la chaire de Pierre. Ce n'est pas l'amitié de deux compagnons égaux par l'âge, la génération ou une simple coïncidence de temps ou de lieu. Joseph Ratzinger me précède par l'âge (il est né en 1927, et moi en 1934). Origine, contexte culturel et national, formation : rien n'est comparable entre nous. Qu'y a-t-il de commun entre un enfant né dans un village de la Sierra de Gredos, dans le massif montagneux qui sépare la pauvre Espagne du Nord de l'Espagne du Sud et le jeune bavarois, héritier de la riche culture spirituelle, philosophique, théologique, littéraire et musicale accumulée dans son pays depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, où les noms de Kant, Hegel, Heidegger et tant d'autres ont configuré les paroles et la

conscience de chaque génération ? Le point de départ et la racine de notre durable amitié vient du fait d'avoir vécu ensemble un moment critique pour l'Église, la théologie et le christianisme lui-même dans la décennie qui a suivi le Concile.

Situation d'une Église perplexe devant la difficulté d'unir le neuf à l'ancien, la foi de toujours aux nouvelles thèses de la théologie, tant protestante que catholique, surtout en Allemagne. Nous avons partagé le même diagnostic de la situation, nous avons reçu une solide formation biblique, patristique et dogmatique qui nous a ancrés dans les réalités essentielles du christianisme, tout en nous laissant libres d'accepter ou de refuser les propositions alternatives qui se présentaient. La foi et le courage : nos deux ancrés jusqu'à aujourd'hui. C'est ce contexte ecclésial

et théologique partagé, dans la joie et la peine, qui explique la persistance de cette amitié pendant un demi-siècle. Pendant ces décennies, nous avons essayé de vivre cette intelligence du christianisme qui a reçu de Vatican II son expression normative, sans retour-

ner artificiellement au concile de Trente, ni anticiper un hypothétique Vatican III. C'est pour cela que je consacre plus bas quelques pages à Tübingen en tant que symbole de cette explosion du passé et du mirage de toute nouveauté tenue pour possible.

## II

Nous avons été formés l'un et l'autre à l'Université de Munich, lui après ses premières années d'études à Freising, et moi après un séminaire espagnol de la province d'Ávila. La Faculté de théologie de Munich, comme toutes les autres Facultés allemandes, tant protestantes que catholiques, appartient à l'Université d'État. Pendant nos années de formation, elle jouissait d'un immense prestige, et occupait le premier rang des Facultés par les personnalités humaines et scientifiques qu'elle avait formées. Dans la décennie de l'après-guerre, Munich a accueilli de nombreux professeurs, venant des Universités qui étaient passées en territoire polonais, surtout de Breslau. Beaucoup sont arrivés à Munich, universitaires de grande classe en théologie dogmatique, en exégèse, en droit canon, en liturgie et en pastorale.

Ratzinger et moi n'avons pas été contemporains dans nos études : je commençai mon doctorat lorsqu'il avait déjà passé et publié son habilitation. Nous travaillions tous les deux sur Bonaventure, mais nous n'avons pas fait connaissance, et nous n'avions pas de relation, même si dans ma thèse je critiquais certains aspects de la sienne.

J'ignorais même à ce moment-là les tensions surgies lorsque le professeur Schmaus rejeta une première rédaction de la thèse de Ratzinger que dirigeait le professeur Söhngen. Après un vif conflit entre les professeurs, ils convinrent d'une solution digne de Salomon : laisser de côté la première partie consacrée à la compréhension de la Révélation et accepter la seconde, centrée sur la théologie de l'histoire. Ce furent des moments dramatiques, fort douloureux pour Ratzinger qui s'orientait vers l'enseignement universitaire, dont il aurait été exclu si son travail d'habilitation avait été rejeté. Les pages qu'il dédie à cet épisode dans sa petite autobiographie font bien sentir aujourd'hui encore l'angoisse qui fut la sienne sur son destin personnel et celui de sa famille si la thèse n'avait pas été acceptée<sup>1</sup>.

Après l'Université, chacun de nous a suivi son chemin : je suis retourné en Espagne pour enseigner d'abord au Séminaire d'Ávila, puis à l'Université pontificale de Salamanque. Ratzinger entama pour sa part un vaste périple qui lui fit parcourir une bonne partie des Universités allemandes : Bonn, Münster, Tübingen, Ratisbonne. C'est à Rome que nous fîmes connaissance, en

1969, pendant la première session de la Commission théologique internationale instituée par Paul VI en mai de cette même année<sup>2</sup>. Y figuraient les personnalités majeures qui avaient été les artisans du Concile : Lubac, Congar, Bouyer et le belge Philips pour les francophones, Balthasar, Rahner, Schnakenburg, Schürmann pour les germanophones. J'étais le benjamin de la Commission, seul espagnol avec l'Argentin Lucio Gera. Ratzinger et moi fûmes renommés pour le quinquennat suivant. Nous nous réunissions une

semaine par an. Ces dix années de rencontres, d'exposés, de dialogues, de propositions furent pour moi une sorte d'initiation sacramentelle au mystère chrétien que la pensée et la vie de ces théologiens représentaient. Des pères et des maîtres que j'écoutes avec la même passion qu'un enfant accroché au sein de sa mère. C'est dans ce contexte de pensée théologique, d'insertion ecclésiale et d'exemplarité sacerdotale qu'ont pris consistance les convictions profondes et le cours de ma vie et de ma théologie jusqu'à aujourd'hui.

### III

Une particularité de la théologie du XX<sup>e</sup> siècle est que les grands théologiens furent aussi de grands écrivains, en qualité comme en quantité : Ratzinger en a fait la théorie :

*La théologie doit baliser la vie quotidienne et trouver des passerelles vers la réflexion et la prédication : la pensée fait ses preuves quand elle peut être dite<sup>3</sup>.*

Ratzinger a publié en 1968 un livre tenu aujourd'hui encore pour son meilleur ouvrage : *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, traduit dès 1969 en espagnol et publié à Salamanque par la maison Sigueme (j'ai écrit une introduction)<sup>4</sup>. Alors que nous ne nous connaissons pas personnellement, j'avais marqué dans mon introduction ma joie et ma parfaite harmonie avec

l'auteur, un théologien qui pensait à voix haute le christianisme avec tant de clarté et de sincérité. Et cela en gardant présent à l'esprit non seulement ses auditeurs dans les Facultés allemandes, mais d'autres, plus éloignés, ces pouvoirs spirituels et sociaux qui sont l'âme de chaque génération, la *Zeitgeist* de Hegel : les Lumières avec leur rationalité, l'exégèse historico-critique, les mouvements progressistes dans l'Église. Ratzinger a eu le courage de s'adresser à chacune de ces positions, en affirmant l'intelligence du christianisme : une intelligence rationnelle à l'intérieur d'une rationalité dogmatique et biblique étendue à toute la parole de Dieu et à la lumière de l'expérience célébrée par l'Église au long des siècles. Et aussi devant les catholiques engagés dans le dialogue œcuménique qui, en

Olegario  
González  
de Cardedal

2 Emanuele AVALLONE, *La Commissione Teologica Internazionale : storia e prospettive*, Venise, 2016.

3 *Dogma und Verkündigung*, Munich, 1973, rééd. Donauwörth 2005 (plusieurs chapitres traduits dans *Credo pour aujourd'hui*, Presses du Châtelet, 2008) NdT.

4 *Einführung in das Christentum* (le texte allemand a connu 24 rééditions jusqu'en 2000, la traduction française, actuellement au Cerf, a connu 5 éditions) NdT.

limant les bords d'éléments spécifiquement catholiques, pensaient résoudre les problèmes de l'union des Églises.

Ratzinger a écrit ce livre à Tübingen, en 1967-1968 : en ce lieu et en ces années, tout était remis en question. Le problème n'était pas tant les petites réformes ecclésiastiques ou les aménagements dans la formulation de la foi : il s'agissait d'une réforme profonde de ses racines et des principes confessés. LE problème n'était ni l'Église de Rome ni même la figure historique de Jésus, mais le christianisme en tant que religion historique, dogmatique, ecclésiale, eschatologique. En un mot : ce qui était en question, c'était le Credo des apôtres et la validité de chacun de ses articles. D'où la réponse de Ratzinger : pour savoir ce qu'est le christianisme, ce qu'il peut faire et ce qui lui est étranger, il faut assumer le Credo et montrer sa validité devant la pensée critique, en démasquant les présupposés anthropologiques d'une culture qui se ferme à la transcendance, qui réduit au monde l'horizon de la raison (et son activité technico-scientifique) en s'en servant comme du seul critère pour exercer tout autre rationalité, pour rendre impensable une révélation de Dieu dans l'histoire.

Tübingen était alors un des lieux intellectuels les plus représentatifs de la rencontre, du choc, entre les différentes visions du monde qui proposaient une mutation ou une reconstruction du christianisme. La première venait de la

philosophie et de la politique. Le marxisme avait construit une version du projet de Marx qui se présentait comme compatible avec la culture de l'Occident chrétien, affirmant être un projet de société acceptable par l'Église. Au printemps 1965 s'était tenu à Salzbourg une rencontre entre intellectuels catholiques et marxistes des principales Universités européennes. J'ai pris part à cette semaine et je ne l'oublierai jamais. En ce temps-là, l'immense majorité des intellectuels européens, des Universités, des institutions, Église incluse sans le reconnaître ouvertement, étaient convaincus que le socialisme était la solution du futur et qu'il s'agissait de préparer le terrain pour faire coexister marxistes et chrétiens<sup>5</sup>.

L'*Ostpolitik* du Saint-Siège (le cardinal Agostino Casaroli) allait dans le même sens. Et certains se demandaient pourquoi dans les textes de Vatican II ne figurait pas le mot *communisme* comme pouvoir hégémonique de la Russie et à partir d'elle dans le monde entier. Le philosophe Ernst Bloch se trouvait alors à Tübingen<sup>6</sup>. Il faisait une relecture du christianisme à la lumière des mouvements utopiques et révolutionnaires réprimés par l'Église au cours de son histoire, et qui auraient constitué un authentique ferment révolutionnaire de l'Évangile. Il proposait une théorie de l'espérance active, qui ouvrait à la transcendance, sans qu'il y ait pour autant aucune transcendance. Jürgen Moltmann tentait une théologie centrée non pas tant sur la foi que sur

5 E. Kölner, éd., *Christentum und Marxismus heute*, Vienne-Francfort 1965, avec la liste des vingt-cinq universitaires participants. Parmi les Français, on relève Dominique Dubarle, Jean-Yves Calvez, Roger Garaudy, Gilbert Mury (NdT).

6 Il avait quitté la RDA en 1961 (NdT).

l'espérance, qui aurait été la grande oubliée (ou écartée) dans l'histoire du christianisme<sup>7</sup>. Distincte, mais dans la même bulle, avec des accents différents, allait dans le même sens la théologie politique de J. B. Metz<sup>8</sup>, récemment disparue.

Il y avait à Tübingen des courants théologiques puissants qui menaçaient la racine même du christianisme en tant que religion historique dotée d'une volonté eschatologique, c'est-à-dire avec l'affirmation qu'avec elle, l'Absolu, en s'incarnant, s'était inséré dans notre monde. D'un côté, on trouvait la théologie libérale (le néoprotéstantisme) dont les figures majeures étaient E. Troelsch et A. Harnack. Troelsch avait établi trois principes ou critères, pour accepter un christianisme moderne : la raison critique, comme elle se pense elle-même depuis Kant ; l'analogie, ou affirmation qu'il ne peut y avoir rien de nouveau qui ne soit corrélé ou semblable à quelque chose d'antérieur ; la personnalité ou suprématie de la subjectivité individuelle sur toute autre autorité extérieure au sujet. Cette position revenait à exclure l'identité universelle et absolue du christianisme. Ces trois critères authentifiaient la validité du christianisme à s'intégrer en toute rigueur intellectuelle à la culture moderne. Cette position affectait particulièrement le protestantisme, dans la mesure où il revendique une permanence et une continuité avec les

principes dogmatiques de la Réforme. Pour elle, Luther n'était pas à l'origine de la modernité, mais un tenant du Moyen Âge, c'est-à-dire de la pensée pré-critique. L'expérience de la Première Guerre mondiale et la théologie dialectique de Karl Barth en premier lieu ont ruiné ces espérances libérales, produits d'une bourgeoisie allemande bien pensante, s'autoréférenciant comme le centre et le comble de la culture.

Ces critères permirent à la nouvelle exégèse de relire les textes du Nouveau Testament à la lumière de la philosophie contemporaine déterminée par Heidegger, avec son impact sur la théologie relayé par Bultmann qui avait été son collègue à Marbourg. Ce qui mettait en crise les données fondamentales du Nouveau Testament. En premier lieu, la rupture entre la parole de Jésus dont on affirmait qu'il n'était pas chrétien mais juif (Wellhausen<sup>9</sup>) et la prédication de l'Église qui l'a reconnu dès ses origines comme le Christ, Seigneur, Fils de Dieu. Des mots comme le salut, la justification, la croix, la résurrection étaient réinterprétés selon les catégories existentielles et compris comme l'authenticité de l'existence, comme *Gelassenheit* et disponibilité ouverte sur l'avenir. Bultmann proposait une théorie de la démythologisation du Nouveau Testament : on ne savait plus très bien comment situer le récit symbolique, les faits

Olegario  
González  
de Cardedal

7 J. MOLTmann, *Théologie de l'espérance. Études sur les fondements et les conséquences d'une eschatologie chrétienne*, tr. fr. Paris, Cerf-Mame, 1970 (l'ouvrage a connu entre 1964 et 1969 huit éditions en allemand) – NdT.

8 J. B. METZ, *Pour une théologie du monde*, tr. fr. Paris, Cerf, 1971 (NdT).

9 Julius WELLHAUSEN (1844-1918) est un exégète protestant, fondateur de la critique textuelle de l'Ancien Testament (NdT)

historiques et le message de salut. Il s'agissait surtout de déterminer l'existence au travers de l'annonce et de la prédication, car c'était dans cet événement que se situait la résurrection du Christ. Dans ce contexte, la position radicale fut celle assumée par H. Braun, qui revenait à affirmer que l'essence et la substance du christianisme consistaient dans le binôme *Du darf – Du sollt* (« tu peux – tu dois »), c'est-à-dire la corrélation entre la possibilité offerte par Dieu et l'obligation acceptée par l'homme. Était-ce autre chose que de l'existentialisme plaqué de christianisme pour être accepté par le peuple ? À Tübingen enseignait à l'époque E. Käsemann, disciple radicalisé (mais critique) de Bultmann.

Un autre professeur célèbre de Tübingen était Hans Küng, venu de Suisse et précédé de l'écho de sa thèse sur Barth. Les nouvelles positions de l'Église catholique et l'effervescence suscitée par Vatican II l'ont amené à réfléchir sur des éléments essentiels du christianisme dans sa version catholique en convergence ou divergence avec trois grandes réalités nouvelles : l'œcuménisme, l'exégèse historico-critique, la conscience moderne façonnée par un nouvel humanisme et par les mouvements de libération.

C'est ici que se situent ses livres fondamentaux, destinés à permettre une vision du catholicisme compatible avec la raison moderne, l'exégèse critique et le dialogue œcuménique. Le premier fut *L'Église* (1967). Selon son propre témoignage, Küng commença à le rédiger dans les années 1964-1965 : le Concile tirait à sa fin et devait pren-

dre des décisions fondamentales en adoptant les trois grandes Constitutions, et en particulier *Lumen gentium*. Küng multiplia les contacts romains pendant les sessions conciliaires afin de faire passer ses idées dans les textes adoptés. Ayant vu qu'il n'y parvenait pas, il retourna à sa chaire de Tübingen pour proposer une ecclésiologie alternative à celle du Concile (ce sont ses propres paroles). La seconde grande question qu'il aborda les années suivantes fut celle de l'autorité dans l'Église et du pouvoir du Pape, à savoir l'inaffabilité. Tous ses efforts tendront à affirmer l'indéfectibilité de l'Église comme une communauté ouverte dans l'histoire de tous les croyants, face à l'inaffabilité du Pape comme sujet individuel, légitimant la décision finale, irrévocable et imposée à tous. Il pensait que cette formulation rendait possible un rapprochement avec la position protestante.

Le troisième point central, en réalité le premier et le plus important, porte sur l'acceptation de l'identité du Christ comme Fils de Dieu au sens des conciles œcuméniques des trois premiers siècles, d'où découle le salut universel comme le révélateur suprême et le don définitif de Dieu pour tous. Il traita cette question dans son nouveau livre *Être chrétien*. À côté de chapitres rigoureux, d'une belle écriture, se trouve affirmé que le Christ est le représentant, le « lieutenant » de Dieu, son témoin suprême devant les hommes. Nous retrouvons l'éternelle question de *qui est le Christ* ? Il n'y a que deux réponses possibles : une qui le comprend depuis sa condition juive, dans son action prophétique jusqu'au bout,

dans la mort et sa répercussion chez les disciples jusqu'à aujourd'hui. L'incarnation de Dieu en Jésus est l'affirmation spécifique du christianisme. Elle est inséparable de l'homme Jésus accepté dans son humanité concrète, c'est-à-dire dans sa condition de juif en un temps et un lieu uniques. Dans le christianisme, histoire et transcendance sont inséparables.

L'autre réponse voit le Christ du point de vue de Dieu, du mystère trinitaire, comme son insertion incarnée dans l'histoire des hommes, dans son union avec chaque homme parce qu'il s'est livré et est mort pour chacun. De la réponse que nous donnons au problème du Christ dépend notre manière de comprendre la Trinité. Car la Trinité et la christologie sont demeurées inséparables depuis que les conciles de Nicée, Éphèse et Chalcédoine ont répondu explicitement à la question. Les textes de Küng sont nuancés, mais il n'est pas clair de savoir s'il accepte la manière dont l'Église a compris la réponse jusqu'à nos jours.

Après de longs et épisodiques débats à l'Université, dans la presse et dans la vie intellectuelle allemande, la Conférence épiscopale allemande a renvoyé le procès à Rome<sup>10</sup>. Au terme des expli-

cations précises et minutieuses tant de Küng que des organismes romains, la décision fut prise de lui retirer la permission d'enseigner la théologie aux séminaristes (*la venia docendi*), et donc la chaire de théologie dogmatique à Tübingen. Une solution honorable a été cherchée et la possibilité de continuer à faire de la théologie lui a été offerte par sa nomination, par l'État allemand, comme directeur de l'Institut œcuménique de l'Université de Tübingen. Ses partisans enthousiastes et lui-même ont accusé Jean-Paul II de nier son identité comme théologien. La dernière phrase de la décision romaine : « Hans Küng ne peut pas être considéré comme un théologien catholique » a servi à Karl Rahner dans les vastes débats qui ont surgi autour de la question de l'inaugurabilité.

C'est cet ensemble de facteurs qui a conduit Ratzinger à quitter Tübingen. L'Université était devenue une instance politique à visée révolutionnaire. Il n'était plus possible, dans ce contexte, de faire de la théologie. Sans la liberté et sous une contrainte idéologique, il n'est pas possible de penser. Ratzinger est parti à Ratisbonne. C'était une nouvelle Université<sup>11</sup> et on le pria d'accepter de la rejoindre pour y prendre un poste de responsabilité.

Olegario  
González  
de Cardedal

<sup>10</sup> *Le Dossier Küng, Faits et Documents. Documentation sur les efforts faits par la Congrégation de la foi et la Conférence épiscopale allemande pour parvenir à un éclaircissement objectif des opinions controversées du professeur Küng*, Paris, collection Communio, Fayard, 1980.

<sup>11</sup> Fondée en 1962, l'Université de Ratisbonne a commencé ses enseignements en 1967 (NdT).

## IV

Dossier

Le cas Küng n'était pas seulement une question de personne : ce qui était en jeu, c'était la façon de comprendre le christianisme et l'Église. L'Université était devenue un forum avec des manifestations permanentes sur tout et son contraire... Tout y était sujet de discussion : la Bible et son interprétation, l'Évangile et son pouvoir de transformer le monde. Comme professeur et comme doyen de la Faculté de théologie, Ratzinger se trouvait au cœur de la tempête. Les professeurs furent appelés à se prononcer sur le maintien de Küng dans la Faculté : la réponse fut négative. Il ne le pardonnera jamais. Les deux noms qu'il rendit responsables de cette réponse négative furent Ratzinger et Kasper<sup>12</sup>. Non seulement pour ce qu'ils étaient alors à Tübingen, mais aussi pour les charges romaines qui furent les leurs dans les années suivantes, quand Küng espéra la levée de l'interdiction qui n'eut jamais lieu.

Ajoutons que la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, un des plus grands quotidiens allemands, publia le 5 février 1980 un article de sept professeurs de Tübingen<sup>13</sup> : ils déclaraient qu'avec Küng la foi de l'Église était en jeu, mais aussi la liberté universitaire et la légitimité de la théologie catholique

dans une Université d'État. Les professeurs sont proposés par la hiérarchie (les évêques) avec l'autorisation de Rome. Dans une Église dépourvue de cette autorité pour la théologie, celle-ci serait réduite à une question de liberté individuelle du professeur. Ce qui signifierait la fin de la théologie catholique aussi bien que protestante, puisque la présence de la théologie dans les Universités d'État est le résultat d'un accord juridique entre les Églises et l'État allemand. Il ne s'agit pas d'un dialogue de l'État avec des individus nommés ou révoqués, mais avec leurs Églises respectives. Ce manifeste des sept professeurs montre bien qu'au-delà du cas particulier de Küng, il s'agissait de l'existence même des Facultés de théologie : la question n'était pas seulement un problème doctrinal intra-ecclésial, mais un problème juridique et politique avec l'État allemand.

Cette expérience de Ratzinger quittant Tübingen fut décisive pour son avenir. Ce qui était alors en jeu, ce n'était pas des questions de détails mais des problèmes de fond : le christianisme est-il un projet révolutionnaire, un programme moral, une idéologie, un système thérapeutique ou bien le résultat de la révélation et

12 J.-R. Armogathe, éd., *Comment être chrétien ? La réponse de Hans Küng*, DDB, Paris, 1979 (avec des contributions de D. SCHULTENHOVER, J. RATZINGER, W. KASPER, K. RAHNER, A. GRILLMEIER, traduction partielle de *Diskussion über Hans Küng, « Christsein »*, Mayence, 1976). Küng qualifia d'« infâme » la contribution de Ratzinger (NdT).

13 Alfons AUER, Walter KASPER, Gerhard LOHFINCK, Ludger OEING-HAHNHOFF, Rudolf REINHARD, Max SECKLER, Hermann Joseph VOGT (*Kirchenkampf mit Hilfe der Theologie ? Sieben Professoren der katholischen Theologie in Tübingen nehmen Stellung im Fall Küng*). Le texte est reproduit dans *Der Fall Küng, Eine Dokumentation*, Piper, Munich-Zurich, 1980 (Norbert Greinacher, Herbert Haag, éd.), pp. 235-244 (réponse au vol. publié par la Conférence épiscopale allemande cité n. 12) NdT.

de l'incarnation de Dieu dans le monde ? En un mot : la foi est-elle possible, quelle est sa nature, et qu'apporte-t-elle à l'homme ? Avons-nous besoin du salut, et quel est son contenu ? L'Église est-elle une société issue d'une décision de nous associer pour certaines fins que nous nous sommes proposées, ou bien est-elle une création de Dieu, une institution à laquelle nous sommes invités à adhérer en accueillant l'Évangile qu'elle doit proclamer et les sacrements reçus du Christ, qu'elle doit dispenser ?

Pendant toutes ces années, et pratiquement jusqu'à aujourd'hui, Hans Küng a tenu Ratzinger pour son antagoniste, favorisé et élevé dans l'Église tandis qu'il était rejeté. Ratzinger a gardé son attitude critique, non sans magnanimité, en l'invitant, lorsqu'il devint pape, à une rencontre à Castel Gandolfo. Mais en précisant qu'il ne s'agissait pas d'un colloque amical entre deux collègues universitaires, mais de la rencontre de deux amis dans des situations différentes et exerçant des responsabilités différentes. Ratzinger fit l'éloge de ses efforts et de ses projets pour une éthique plané-

taire (*Weltethos*) et pour la responsabilité de la religion, mais il n'a rien dit de sa pensée doctrinale ni de sa position dans l'Église.

Küng pour sa part a apprécié le geste de quelqu'un qui n'était plus un professeur d'Université comme lui, mais la plus haute autorité de l'Église catholique. Après ce long parcours commun, ce n'est pas sans une profonde tristesse qu'on lit dans ses *Mémoires*<sup>14</sup> la manière dont il parle de Ratzinger. Et il traite avec le même mépris furieux des hommes comme de Lubac et Balthasar. La trajectoire de Ratzinger a été vécue et accompagnée par beaucoup d'entre nous comme décisive pour nos vies, pour l'Église et pour la société. Nous nous sommes tournés vers lui comme vers un guide au moment de prendre des décisions sérieuses, d'exercer une responsabilité, de montrer le fond de nous-mêmes. C'est dans ce contexte d'histoire de la théologie et de l'Église que j'ai publiquement maintenu mon soutien et ma reconnaissance à Ratzinger, alors que de puissants groupes ennemis s'opposaient à sa pensée comme théologien et à ses orientations comme pape.

## V

Au cours des années suivantes, notre amitié s'est maintenue et approfondie. Ses livres furent successivement traduits en espagnol, pour la plupart aux Éditions Sigueme, à Salamanque, qui avaient publié en 1968 *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*. Ce n'était pas d'ailleurs la première traduction de Ratzin-

ger en espagnol : dès 1962 était paru à Madrid *La fraternité chrétienne*, traduite par le P. Jesus Aguirre qui avait étudié à Munich et qui, chez l'éditeur Taurus, poussait à la traduction d'auteurs allemands et français en théologie, philosophie et spiritualité (cet éditeur fut le

14 Hans KÜNG, *Mémoires : Mon combat pour la liberté*, tr. fr., Cerf, 2006 ; *Mémoires II : Une vérité contestée (1968-1980)*, tr. fr., Cerf, 2010.

Olegario  
González  
de Cardedal

premier à traduire sept volumes des *Écrits théologiques* de Karl Rahner).

Le 28 août 1999, en la fête de saint Augustin, Ratzinger signait l'introduction de son livre *L'esprit de la liturgie*, qui fut traduit en 2001 par l'Editorial Cris-tiandad, un éditeur qui sur quelques décennies a traduit le meilleur de l'exégèse allemande et anglaise. J'en ai rédigé une ample introduction. Il me semblait en effet que le lecteur espagnol avait besoin de pages introduc-tives pour situer dans le contexte théologique et ecclésial allemand cet ouvrage dont le titre évoquait, pour tout lecteur informé, le livre publié par Romano Guardini en 1918<sup>15</sup>. La liturgie était devenue un cheval de bataille dans l'après-Concile, autour de la réforme et de ses applications concrètes, depuis ceux qui voulaient maintenir tout ce que fut, pendant cinq siècles, le Missel de s. Pie V jusqu'à ceux qui proposaient d'éliminer presque toutes les additions à la forme apostolique sobre et limpide de la célébration eucharistique. On assistait en même temps à une véritable croisade iconoclaste pour dépouiller les autels et les statues, les chaires et les barrières qui empêchaient de discerner le centre de cet espace de célébration : était-ce l'autel, le siège, l'ambon, les fonts baptismaux, le retable, l'évangéliaire ouvert et exposé<sup>16</sup> ?

Une autre occasion qui augmenta notre amitié furent ses voyages en Espagne. Pendant plusieurs années,

j'ai dirigé un cours de théologie, organisé pendant l'été par l'Université Complutense de Madrid et qui se tenait à l'Escorial, auquel assistaient toutes sortes de participants. C'est en 1989, et Ratzinger, à cette date, n'était jamais venu en Espagne. Il était cependant bien familier avec notre histoire, notre culture et les œuvres des grands saints, Thérèse d'Ávila, Ignace de Loyola ou Jean de la Croix. Je ne pense pas qu'il ait lu don Quichotte. Dans tous ses écrits, je n'ai pas trouvé de citation d'auteur espagnol, sauf une de don Quichotte, et de seconde main... C'est probablement le désir de connaître un monde ecclésial et culturel nouveau qui le porta à accepter mon invitation, avec la curiosité de visiter le monastère, un des chefs d'œuvre architecturaux de l'humanité, connu en Allemagne par Philippe II et son influence sur l'histoire de l'Allemagne et de la Réforme. Sans Charles Quint l'Europe serait aujourd'hui musulmane et, sans Philippe II, elle serait tout entière protestante. Le thème du cours était Jésus Christ et sa conférence s'intitulait : « Jésus Christ aujourd'hui ». Elle a été publiée dans le volume collectif du cours de 1989. Dans ce même cadre universitaire, au même endroit, il est revenu pour intervenir dans le cours d'été sur le *Catéchisme de l'église catholique*.

Au cours d'un de ses voyages, nous avons visité Salamanque. Avant le départ, il me demanda quel était le programme de la journée. Je lui répon-

15 R. GUARDINI, *L'esprit de la liturgie*, tr. fr., Parole et Silence, 2007 (1<sup>ère</sup> éd. de la tr. fr. en 1929). Une tr. fr. des deux volumes a été publiée, Artège, 2019 (NdT).

16 Ce ne fut pas d'ailleurs la seule introduction que j'ai dû écrire : la dernière fut pour la traduction chinoise de l'*Introduction au christianisme*, faite alors que Ratzinger était pape, par un chinois qui étudiait à Salamanque.

dis que nous allions visiter les deux cathédrales et les deux Universités. « Non », me dit-il, « on ira d'abord voir ta mère et prendre un café avec elle ». Et je pourrais citer d'autres exemples de sa simplicité et de sa gentillesse. Sur le chemin du retour, nous avons

passé la nuit à Ávila. Nous avons visité le monastère Saint-Joseph, la première fondation de sainte Thérèse (je fus ordonné prêtre dans cette église). Nous sommes entrés dans la clôture et nous avons longuement parlé avec les Sœurs dans la salle capitulaire.

## VI

Durant toutes ces années, notre amitié est demeurée entière, celle de deux professeurs de théologie, remplissant avec joie une mission que nous considérions comme essentielle pour l'Église, parce que là où il n'y a pas de théologie, la foi ne peut pas naître ni grandir. Sans elle, l'Église finit par succomber à la magie ou à la politique. Elle faillit, dans les deux cas, à son identité comme religion du *Logos*, c'est-à-dire de la Parole, de la Raison, de l'Intelligence. Notre amitié était renforcée par mes visites quand je me rendais à Rome : on se retrouvait parfois chez lui, ou on allait déjeuner dans un restaurant. Lors d'un de ces voyages eut lieu la présentation, au Collège espagnol, de mon livre *La gloire de l'homme* (1986). Il fut un des présentateurs, avec Pierre Eyt, l'ancien recteur de l'Institut catholique de Paris, qui venait d'être promu archevêque de Bordeaux (et qui était un bon connaisseur de la culture espagnole). Il y avait un troisième intervenant, appelé à assurer des grandes responsabilités dans l'Église, alors professeur à l'Université grégorienne et aujourd'hui préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le P. Luis Ladaria, sj.

Il me reste à rapporter un fait nouveau et surprenant, qui fut pour moi un grand sujet de joie, d'action de grâce envers Dieu et de reconnaissance envers les hommes : l'attribution du premier Prix Ratzinger (2011). Ce prix est décerné par la Fondation Ratzinger qui gère les droits d'auteur de ses livres. Il est destiné à des gens qui ont consacré leur vie à la théologie, et aussi à des jeunes qui commencent le chemin. Le choix du lauréat est décidé par un conseil scientifique. La remise du Prix, par Joseph Ratzinger lui-même, eut lieu le 3 juin 2011, dans la Salle Clémentine au Vatican, en présence de nombreux professeurs, d'autres amis et d'autorités religieuses. En quelques mots, Benoît XVI a résumé les caractéristiques de ma théologie, en soulignant mon dévouement et sans cacher les efforts déployés, ni les difficultés rencontrées. Les éloges étaient évidemment excessifs et démontraient surtout les paroles d'un ami. Il était extraordinaire et assez rare qu'un pape fasse de manière publique et solennelle l'éloge d'un théologien vivant. Le cadeau personnel de Benoît XVI consista en une brève *lectio* intitulée *Qu'est-ce que la théologie?*<sup>17</sup>

Olegario  
González  
de Cardedal

17 Texte français sur le site du Vatican (Benoît XVI, Discours, juin 2011).

Ces dernières années, la relation a été moindre, compte tenu de son travail et de sa santé, mais elle s'est maintenue par des signes : une de ses dernières lettres fut la réponse à une invitation que je lui avais faite de venir parler à l'Université de Salamanque dans un cours que je dirigeais (dans la chaire spéciale *Domingo de Soto*). C'était en 2005, dans les derniers jours de saint Jean-Paul II, et il m'écrivait qu'il aurait bien aimé venir parler à l'Université de Salamanque dont le nom est lié à tant de théologiens, mais que la fin de ses fonctions approchait<sup>18</sup>, et qu'il espérait pouvoir retourner en Allemagne et à la théologie, pour écrire le livre que nous voulions écrire tous les deux, avec la même idée fondamentale : faire dans notre situation spirituelle et en fonction de notre époque ce que Guardini avait fait en son temps. Trois semaines plus tard, il était élu pape.

Ce qui me semble héroïque ou miraculeux est qu'il soit parvenu àachever cette œuvre sur le Christ, une réflexion attachante sur le contenu primitif, réflexion et confession tout à la fois, sans confusion ni séparation<sup>19</sup>. Le problème de la relation entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi est central pour le christianisme, et est devenu plus aigu depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui est en jeu, c'est l'interprétation de la Bible dans une lecture critique (c'est-à-dire élaborée à partir de tous les instruments dont nous disposons aujourd'hui) et une lecture christique (qui montre comment la personne du

Christ est à la fois son contenu central et son critère définitif). Le présent et le futur immédiat de notre foi dépendent de comment nous assumons la Bible et comment nous l'interprétons depuis la raison et depuis la foi, pour ainsi dire entre la Sorbonne et l'Église.

Un témoignage de la fidèle amitié entre nous a été l'envoi immédiat de chacun de nos livres, en commentant – avec humour et amour toujours critiques – leur valeur respective... La dédicace de Ratzinger était presque toujours quelque chose de ce genre : « au prof. Olegario González de Cardenal, avec ma vieille amitié, Benoît XVI ». Les dédicaces des derniers livres étaient d'une écriture minuscule, à peine lisible (souvent transcrise par un secrétaire !). Lorsqu'il recevait quelqu'un de Salamanque ou qu'on prononçait le nom de l'Université, il demandait toujours : « Et comment va Olegario ? » La communication ne fut plus possible dans ces dernières années : sa mission était désormais le silence, le souvenir, la prière.

\* \* \*

Je suis qui je suis grâce aux personnes que Dieu a mises sur mon chemin et qui m'ont montré la vérité de la foi et la validité de l'Évangile vécu dans l'Église pour la vie du monde. Et dans tout cela, la dureté et la grandeur de la vocation de théologien. Qu'il me soit permis de conclure en citant deux auteurs bien différents, chez qui j'ai perçu la mission

18 Joseph Ratzinger avait atteint 75 ans en 2002 (NdT).

19 J. RATZINGER/BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth* (3 vol. parus en tr. fr. en 2007, 2011 et 2012, réunis en un seul vol. : *Jésus de Nazareth. La figure et le message*, Parole et Silence, 2014) – NdT.

sacrée de la pensée, théologique aussi bien que philosophique, et qui sont d'une brûlante actualité : avec Nietzsche, je partage comme un impératif sacré *la probité intellectuelle* pour penser, proposer et vivre la foi<sup>20</sup> et avec saint Thomas de devoir apprendre de tout le monde, toujours tourné non vers les opinions, mais vers la vérité elle-même<sup>21</sup>.

Je rends grâce à Dieu pour la vie qu'il m'a donnée et pour la vocation de théologien à laquelle il m'a appelé. Et je rends grâce à Joseph Ratzinger qui

par sa personne, sa pensée théologique et son amitié a illuminé et accompagné mon chemin. Ma vie et ma pensée, j'ai voulu qu'elles servent à la gloire de Dieu et à la vie du monde.

Salamanque, en la fête de saint Matthieu apôtre.

Traduit de l'espagnol par Jean-Robert Armogathe. Titre original :

*El camino de una amistad. Memoria, testimonio, agradecimiento.*

Né en 1934, Olegario Gonzalez de Cardedal est prêtre (1959) du diocèse d'Avila. Il a enseigné à l'Université pontificale de Salamanque et a appartenu à la Commission théologique internationale. Il a été lauréat du Prix Fondation Ratzinger 2011.

Olegario  
González  
de Cardedal

20 *Intellektuelle Redlichkeit*, in *Werke en 3 vol.*, Phaidon Vlg 1990, Index, pp. 310-311.

21 « *Studium philosophiae non est ad hoc quod sciatur quid homines senserint de veritate sed qualiter se habeat veritas rerum* » (*De coelo lib I, lect. 22*) [« la philosophie ne consiste pas à savoir ce que les hommes pensent de la vérité, mais ce qu'est la vérité elle-même »].